

L'EXCES DE BONHEUR NUIT GRAVEMENT A LA SANTE

LUC FIVET

Roman

lucfivet.fr

© Luc Fivet, avril 2014

979-10-93698-03-8

Illustration © Guillaume Besnard

Chapitre 1

Les peupliers se dressaient le long du canal mort. Crépitant sous le crachin, deux pelles mécaniques achevaient de ramasser la vase qui stagnait entre les berges de béton. Novembre déroulait son cours poissonneux.

Tous les quinze ans, la Mairie procède à la réfection du canal Saint-Martin. Le plus dur à supporter les premiers jours, c'est l'odeur d'eau croupie et d'algues qui vous colle aux vêtements et vous relance jusque dans les bureaux. Le quartier calfate ses fenêtres pendant des mois pour oublier qu'il est traversé par le plus bel égout de Paris. Les ouvriers municipaux déblaient tout ce que les passants ont préféré oublier dans les eaux : vélos, matelas, machines à laver, armoires, couteaux à cran d'arrêt, flingues, cadavres. Traditionnellement, on retrouve deux ou trois macchabées emballés dans des sacs lestés de béton. Après ça, étonnez-vous de la puanteur.

Au retour des beaux jours, vers avril, quand tout est nettoyé, réparé et consolidé, on relâche la flotte et la vie reprend son cours dans un décor de carte postale.

Tel est mon quartier.

Les travaux avaient commencé un mois plus tôt, le 21 octobre très exactement, jour du flag de la rue de Tanger. Grand nettoyage de caniveaux : deux mois de planque pour coincer une bande de lascars qui dealeaient de l'héroïne devant les gosses des écoles voisines. Huit semaines à observer des toxicos longer les murs, s'envaper dans des arrière-cours d'immeubles et s'affaler sur les trottoirs. Impossible de parcourir les deux cents mètres séparant la Chapelle de Stalingrad sans trébucher sur une épave. Quatre overdoses sur cette seule affaire.

On avait repéré l'épicentre du trafic, un ancien hôtel de la rue de Tanger aménagé en squat. Le portrait-robot de la fumerie clandestine : une porte qui ne s'ouvre qu'avec parcimonie, des murs comme passés au papier de verre et des plaques de carton en guise de fenêtres. L'immeuble lui-même semblait sniffer du crack par les cheminées, un vrai trois-étoiles de la déglingue. Inutile d'être un grand flic pour comprendre que les dealers venaient se ravitailler dans cette pissotière, à l'abri des regards indiscrets. Le trafic avait pris une telle ampleur qu'ils négligeaient les mesures de précaution les plus élémentaires et vaquaient à leurs petites affaires en plein jour. Le nombre d'allumés dans le quartier augmentait de façon exponentielle. On ne s'est pas précipité pour autant, on a

attendu le bon moment pour en coffrer un maximum, et tant pis pour ceux qui poussaient un peu trop fort sur la shooteuse. Les Stups ont leur cérémonial, pas question de transiger.

Le plus délicat est de ferrer le poisson sans lui chatouiller le palais : un mec qui barbote dans la drogue est encore plus parano que le tribunal de la Sainte Inquisition au grand complet. On avait fini par accrocher un type qui avait ses habitudes au Tourniquet, un rade pourave de la Chapelle. A l'unanimité moins une voix, j'avais été désigné volontaire sur cette opération. Il paraît qu'après une nuit blanche, j'ai l'air du type qui vendrait sa mère pour un aller simple vers la Voie lactée. Il faudra que j'en parle à mon psy.

Je précise qu'on ne me laissait guère le choix. Même s'ils ne m'étaient pas foncièrement hostiles, mes collègues connaissaient ma réputation et me je devais me coltiner les sales boulot. Bons princes, ils s'étaient relayés à coups de café-calva pour me tenir compagnie jusqu'à l'aube.

Je l'avais jouée très classique : j'avais abordé le mec, un Comorien d'une trentaine d'années, en parlant de choses et d'autres, football et météo, puis j'avais glissé des mots comme « sucre » ou « voyage » en montrant une liasse de billets. Le mec ne s'était pas méfié. En général, ces engeances sont aussi de gros consommateurs et la simple vue d'un bifton anesthésie tout esprit critique. Il faut dire que depuis six mois, le tout-Paris de la défonce venait faire ses emplettes dans le quartier. J'y avais même croisé un humoriste à la mode et une danseuse bien en cour au ministère de la culture.

Le mec m'avait fixé un rendez-vous au Tourniquet. Le plus dur était fait. Après, c'est la routine : on arrive en retard, on a de gros besoins, on montre ses billets, on exige plus de came, le mec vous envoie chier, on se lève, on claque la porte, le mec vous rattrape sur le trottoir et vous file rancard dans un lieu plus sûr, rue de Tanger. Vers midi, l'heure à laquelle les poulets sacrifient au rite de l'apéro.

Sauf que ce jour-là, vers midi, le quartier situé entre la Chapelle et Stalingrad grouillait d'un quantité invraisemblable de jeunes hommes à cheveux courts, âgés de vingt-cinq à trente-cinq ans, blousons, jeans et baskets, un MP3 dans les oreilles, un drôle d'air de tousser dans le poing gauche à intervalles réguliers et les yeux rivés sur deux types qui se dirigeaient d'un bon pas vers un bouge de la rue de Tanger. Dans mon dos, je le savais, trois brigades convergeaient vers la cible, le Sig Sauer 9 mm à portée d'index. On arrivait au point critique. Une seule hésitation et tout tombait à l'eau, mais je n'avais pas

aligné les heures de planque et les rapports en trois exemplaires pour échouer si près du but.

Le mec a frappé à la porte, qui s'est entrebâillée sur une espèce de bouledogue à poil dur. Rassuré par ma piteuse apparence, il s'est effacé et j'ai suivi le Comorien. A ce moment-là, ce sont les réflexes qui parlent. J'ai sorti ma trouilloteuse, fourré le canon dans la narine droite du gros plein de soupe et hurlé « Tu la fermes ! » Une cinquantaine de flics à pied, à cheval et en auto ont surgi des quatre coins de l'horizon pour débouler dans les étages en gueulant « Police ! » comme des mômes qui se répandent dans une cour de récréation. Les cris servaient autant à impressionner qu'à se rassurer.

Il n'y a pas eu de casse. Les mecs ont à peine eu le temps de réagir. C'est bien connu, l'héroïne procure un sentiment d'invulnérabilité très préjudiciable aux trafics de toutes sortes. Comme à chaque fois, on a eu droit à la cour des miracles : appels d'un étage à l'autre, cavalcades dans les escaliers, fenêtres ouvertes à toute volée, cris de femmes et chasses d'eau tirées en vitesse, mais les toilettes n'étaient pas conçues pour englober d'un coup les quinze paquets de poudre qui nous attendaient sagement sur une table du troisième étage. On a vite repéré nos dealers. Ces hypocrites nous dévisageaient avec des yeux de nouveau-né. On les a plaqués au mur et on leur a passé les bracelets dans un même mouvement bien huilé. Deux d'entre eux ont tenté de s'enfuir par le terrain vague qui s'étendait derrière l'hôtel. On avait prévu le coup et on les a cueillis en douceur. Les chiens ont déniché d'autres paquets dissimulés derrière une plinthe du deuxième étage, sûrement en prévision des longues soirées d'hiver.

On a emmené nos clients au milieu des cris de leurs bonnes femmes, trois Marocains, trois Algériens et deux bons Français qui ressemblaient à s'y méprendre aux portraits tirés au fil des planques. Il leur faudrait un bel aplomb et un avocat de classe internationale pour nier toute implication dans l'affaire, compte tenu des petits paquets et des billets qu'on les voyait échanger en douce, à l'affût de la moindre trace de flic. Deux gusses manquaient encore à l'appel, mais il n'y a pas plus partageur qu'un dealer et au terme d'un interrogatoire fraternel ponctué de vagues promesses, les gars avaient vendu leurs complices et tout ce beau monde a pris la direction de la Santé et de Fleury-Mérogis pour des vacances bien méritées. Bien sûr, il manquait les gros bonnets, mais cet aspect du dossier relevait de la politique. Nous, on avait fait notre boulot.

A titre personnel, j'avais espéré une citation pour acte de bravoure. Je me fourrais évidemment le doigt dans l'œil. La seule citation que pouvait espérer le

capitaine Michel Ancône, c'était dans la rubrique nécrologique. Et encore, en bas de page.